



HAL
open science

Grammaire du féminin : de l'Orient à l'Occident

Jean-Philippe Watbled

► **To cite this version:**

Jean-Philippe Watbled. Grammaire du féminin : de l'Orient à l'Occident. Marie-Françoise Bosquet et Chantale Meure. Le féminin en Orient et en Occident, du Moyen ge à nos jours : mythes et réalités, Publications de l'Université de Saint-Etienne, pp.379–387, 2011. hal-00905486

HAL Id: hal-00905486

<https://hal.science/hal-00905486>

Submitted on 17 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Grammaire du féminin : de l'Orient à l'Occident

Introduction

Ce travail porte sur les figures féminines des Écritures comme sources de la *grammaire* des représentations du féminin dans nos cultures. Il s'agit de réfléchir sur différentes notions, toutes importantes, et sur leurs relations : *représentations, féminin, Orient, Occident*. On devine cependant que l'une d'elles a droit au devant de la scène : le *féminin*. Par ailleurs, la question des représentations du féminin entre dans la thématique des études sur le genre, question qui est au cœur de l'humain et qui implique différents domaines des sciences humaines. L'interrogation sur le genre entraîne ainsi une réflexion synchronique, mais aussi diachronique, sur les langues, les cultures et les civilisations, les religions, les philosophies et les idéologies.

On s'intéressera donc essentiellement au féminin, mais sans oublier qu'il ne prend sa valeur qu'en opposition au masculin, dans un cadre dichotomique : il ne peut exister de genre unique.

Après la dichotomie féminin/masculin, une seconde s'offre à nous dans la thématique qui nous est proposée : il est en effet question ici de représentations dans deux domaines géographiques et culturels distincts, l'Orient et l'Occident, qui forment un couple dont les termes sont à la fois complémentaires et opposés, tout comme ceux de la dichotomie du genre.

Quant aux représentations elles-mêmes, elles s'inscrivent sur une toile de fond qui est celle du réel, mais un réel inaccessible en soi. Le réel passe en effet, nécessairement, par le filtre d'une représentation, et c'est le propre d'un sujet d'avoir des représentations. En outre, celles-ci finissent par avoir autant, sinon davantage, de puissance et d'effet que le réel objectif. En dehors des traces physiques, que reste-t-il en effet du passé, sinon une mémoire qui ne s'exprime que par des textes et des discours sur ces textes ?

Je propose l'hypothèse suivante : les représentations du féminin ont pour sources fondamentales des figures féminines historiques, textuelles et emblématiques, issues du domaine religieux, aussi bien en Occident qu'en Orient.

On sait bien, en milieu anglo-saxon notamment, que la littérature et les systèmes de représentations sont largement influencés et informés par quelques sources fondamentales, dont les principales sont les Écritures, et qu'il existe dans les sociétés des mythes féminins

archétypaux qui s'expriment à travers des figures : les figures de la mère (source de fécondité), de l'épouse, de la vierge et de la séductrice. Les mythes fondateurs unissant l'Occident et l'Orient sont ainsi d'ordre religieux et sacré. Dans ce cadre, les différentes représentations seraient à envisager comme des transformations des figures fondamentales, incarnées avant tout par Ève, mère de tous les vivants, et Marie, nouvelle Ève et « Mère de Dieu » (*Théotokos*). Nous verrons que si notre hypothèse est valide, tout ce qui est essentiel et fondateur en Occident nous vient d'Orient.

1. Orient et Occident

Avant d'avancer dans notre étude, il convient de s'interroger préalablement sur la valeur des termes *Orient* et *Occident*.

Occident vient du latin *occidens*, participe présent de *occidere*, lui-même formé de *ob* + *cadere*. Le verbe *cadere* signifiant « tomber », *occidere* donne « tomber à terre »¹, ce qui va se dire du soleil couchant, *occidens sol*. On obtient ainsi le point cardinal situé à l'endroit où le soleil se couche, cette expression nous renvoyant à une représentation précopernicienne. Dès l'époque médiévale, *occident* désigne toute portion ouest de la Terre. Plus tard, il désigne la partie ouest du continent européen, à laquelle il faut ajouter l'Amérique, Nouveau Monde conquis par les Européens de l'Ouest. On observe donc bien l'interférence du géographique (au sens physique) et du politique ou de l'historique, ou encore de la dimension culturelle et civilisationnelle. Plus récemment, la disparition en Europe des régimes politiques des pays dits de l'Est, pays « satellites » de l'Union soviétique, a forcément entraîné une forme d'occidentalisation de l'Est de l'Europe, dans le sens d'une restructuration des systèmes de repérage et des représentations.

Orient vient du latin *oriri*, « sortir du lit », « naître », « tirer son origine », « prendre sa source », « commencer », et enfin « se lever » en parlant d'un astre. On obtient ainsi un autre point cardinal : la zone correspondant à l'endroit où le soleil se lève. De nos jours, et beaucoup plus facilement qu'*occident*, le terme *orient* se décline à l'aide de mots composés : on parlera ainsi de l'Extrême-Orient, du Moyen-Orient ou du Proche-Orient, avec une fluctuation dans l'usage des deux derniers cités. En fait, l'Orient en vient à être toute région située à l'est par rapport à un point de référence. Par ailleurs, *orient* fait partie de la même famille étymologique que le nom *origine* et ses dérivés (*originel*, *original*, *originalité*).

¹ Le verbe *occidere* dont il est ici question a un /i/ bref, tandis que *occidere*, au sens de « tuer », a un /i:/ long, et est dérivé de *cadere*.

Quant aux premiers habitants d'un lieu qui a été colonisé, en général par les Occidentaux, ce sont les aborigènes, ceux qui sont là depuis les origines. Le latin *aborigines* a d'ailleurs commencé par désigner les premiers habitants de l'Italie. Depuis longtemps, le terme désigne les peuples colonisés sur leur propre domaine, et non des Occidentaux. Dans cette représentation, les aborigènes amérindiens, par exemple, ne sont pas plus conçus comme occidentaux que ceux d'Australie, même si ces derniers sont vus comme proches du prototype de l'aborigène, au point que la précision « d'Australie » peut être perçue comme redondante. Inversement, lorsque l'on dit *Australien*, on se croit obligé de préciser *aborigène* si l'on ne veut pas que l'interlocuteur comprenne que l'on fait référence aux descendants des colons britanniques. Bref, c'est en quelque sorte le monde à l'envers. On peut finalement être occidental à l'est, et ne pas l'être à l'ouest.

Dans les représentations, occidentales surtout, l'Occident se limite à l'Europe et à son extension coloniale américaine, les populations d'origine, ou plus exactement précolombiennes – car on sait qu'elles sont en réalité vraisemblablement issues du continent asiatique – étant senties comme exclues de cet Occident.

Notons au passage que les notions de Nouveau Monde et d'Ancien Monde n'ont de sens qu'en référence à la « Vieille Europe ». Or du point de vue des Amérindiens, il n'y a pas eu de Nouveau Monde, il y a eu simplement des nouveaux venus conquérants.

En outre, si l'Orient se prête aux subdivisions lexicales mentionnées plus haut, l'Occident se contente en fait quant à lui de masquer ces subdivisions et de les occulter en ne se risquant pas à la création de composés analogues à *Extrême-Orient* ou *Moyen-Orient*. Néanmoins, dans l'esprit, ces partitions existent. Il est clair que le prototype² de l'Occident est constitué des pays possédant une façade sur l'Atlantique. L'Histoire s'explique largement par cet élément essentiel qu'est l'accès à la mer vers l'ouest offert à des peuples conquérants.

Ont joué un rôle central à cet égard le Portugal, l'Espagne, l'Angleterre, la France et les Pays-Bas. Il s'agit des peuples d'origine latine et germanique les mieux placés – avec les anciens Vikings – pour la grande traversée.

Ce n'est donc pas un hasard si les langues officielles et possédant le plus de locuteurs en Amérique sont le portugais (au Brésil), le castillan (dans tout le reste de l'Amérique latine),

² Sur la théorie des prototypes, voir les travaux de Eleanor Rosch (e.g. « Cognitive representations of semantic categories », in *Journal of Experimental Psychology : General*, Washington, n° 104, 1975, p. 192-233), ainsi que ceux de Georges Kleiber (*La Sémantique du prototype*, Paris, PUF, 1990). On peut, dans les limites de cette contribution, définir sommairement le prototype d'une catégorie comme le membre de cette catégorie le plus proche d'un type idéal abstrait, de l'idéal qui serait le « meilleur » représentant de cette catégorie, le plus typique.

l'anglais (aux États-Unis et au Canada), et enfin le français (au Québec), toutes langues d'origine indo-européenne, romanes et germaniques. Si elles l'ont emporté sur les autres idiomes indo-européens, et si elles ont connu un tel destin, ce ne peut être que grâce à cette aventure maritime et aux conquêtes facilitées par une position géographique favorable. Les descendants les plus occidentaux des Indo-Européens, d'un point de vue géographique au moins, ont conquis le monde à partir de la fin du XV^e siècle. Enfin, il serait vain de nier, dans cette histoire coloniale, l'énorme empreinte de la religion chrétienne. On se retrouve ainsi avec un groupe descendant de la famille indo-européenne, dominant le monde et le colonisant, en favorisant l'expansion du christianisme. Reste à présent à déterminer quels sont les germes de cette civilisation et où se situe son berceau qui est, premier paradoxe, sémitique et non pas indo-européen.

2. Le berceau oriental

Ce berceau est en Orient, plus exactement au Proche-Orient, lieu de naissance du christianisme dont, second paradoxe, le centre de gravité se situe à Rome depuis la conversion de l'empereur Constantin. Mais il faut bien se rappeler que ce centre de gravité s'est en réalité historiquement déplacé de Jérusalem à Rome, lors de l'adoption du christianisme comme religion d'État. Ce déplacement explique à mon sens les figures féminines fondatrices de la culture occidentale : ce sont des figures religieuses venues du Proche-Orient, qui ont ensuite en quelque sorte été « naturalisées ». En outre, comme nous allons le voir, ces figures se répartissent en deux groupes, correspondant à deux images du féminin. La première image est associée au péché et à la fécondité, et la seconde à la pureté virginale, à la douceur et à la douleur. La première est de source vétéro-testamentaire, tandis que la seconde est de source néo-testamentaire. Les deux figures de proue sont bien entendu Ève et Marie.

Comment cela a-t-il pu se produire ? Comment une religion peut-elle naître en Orient, pour devenir occidentale³, même s'il en subsiste, certes, des variantes orientales ? L'existence de ces variantes ne saurait d'ailleurs masquer le fait que l'Église, au sens prototypique (voir *supra*), avec une majuscule, et sans autre précision qualificative, a son siège, et même son Saint-Siège, à Rome.

³ Il est reconnu que le christianisme s'est construit aussi sous l'influence du platonisme et du néo-platonisme, ou plus généralement que les éléments grecs ne sont pas étrangers à sa genèse, mais il n'est question ici, rappelons-le, que des figures féminines.

Peu après ses débuts, le christianisme est double : d'une part il demeure secte juive⁴, même après la mort de Jésus et, d'autre part, il se transforme en nouvelle religion en se séparant du judaïsme. En effet, le christianisme se scinde très vite en deux branches : l'une, dite judéo-chrétienne⁵, place Jacques à sa tête, l'autre est due au génie de Paul, le saint Paul auteur des Épîtres⁶, celui qui nous laisse les textes canoniques les plus anciens du Nouveau Testament, même s'il n'a pas connu directement Jésus. Jacques, frère de Jésus⁷, frère du Seigneur, succède à celui-ci à la tête de cette branche judéo-chrétienne qui limitera son influence essentiellement à Jérusalem, pendant que Paul, grand missionnaire, fera essaimer la nouvelle religion sur tout le pourtour méditerranéen, l'ouvrant à la gentilité avec le succès final que l'on sait : cette religion va devenir la religion officielle de Rome, faisant commencer une autre histoire. Pendant ce temps, le judéo-christianisme, campé sur ses positions locales, s'éteindra doucement, ne laissant subsister que peu de traces⁸, alors que la nouvelle religion, voyant en Jésus un Messie tout en le divinisant, le soustrait ainsi à la sphère du judaïsme et même de la judéité, pour viser l'universel, allant jusqu'à stigmatiser le peuple juif en l'accusant de déicide.

Pour les Pères de l'Église, fallait-il, dans ce contexte, continuer à se référer aux textes bibliques préchrétiens ? Rappelons que l'opposition - ou du moins la bipartition Ancien/Nouveau Testament - est due à Marcion⁹. Au II^e siècle, celui-ci prend conscience de la différence entre, d'une part, la justice et la Loi de l'Ancien Testament et, d'autre part, l'amour et la miséricorde qui imprègnent le Nouveau Testament. Refusant de voir dans le Dieu de

⁴ On sait qu'à l'époque de Jésus il existait diverses sectes juives : pharisiens, sadducéens, esséniens, etc. On peut lire dans le *Dictionnaire de l'histoire du christianisme*, Paris, Albin Michel, « Encyclopædia Universalis », 2000, p. 259, que « C'est parmi les nombreuses sectes messianiques qui se développaient dans le monde juif, au début de notre ère, que s'opéra le regroupement des disciples de Jésus de Nazareth dans la continuité de la secte des disciples de Jean-Baptiste. » Le christianisme, ou « secte des chrétiens » (p. 260), est donc une « secte née dans le judaïsme », pour devenir ensuite « la religion la plus universelle qu'on ait jamais connue » (*ibid.*).

⁵ Les expressions *judéo-christianisme* et *judéo-chrétien* sont ambivalentes : dans un premier sens, ou sens strict, ces termes désignent les juifs convertis au christianisme qui continuent à observer les rites juifs dans le cadre de l'Ancien Testament ; dans un second sens, le plus connu du grand public, il s'agit de composés « paresseux » réunissant sous un même vocable les deux premières religions monothéistes. Sur le judéo-christianisme *stricto sensu*, voir le livre de Javier Teixidor, *Le Judéo-Christianisme*, Paris, Gallimard, 2006.

⁶ Sur Paul, on peut consulter, par exemple, Alain Decaux, *L'Avorton de Dieu, une vie de saint Paul*, Paris, Perrin/Desclée de Brouwer, 2003, et Étienne Trocné, *Saint Paul*, Paris, PUF, 2003.

⁷ Voir l'ouvrage de Pierre-Antoine Bernheim, *Jacques, frère de Jésus*, Paris, Albin Michel, [1996], 2003.

⁸ Sur ces questions des origines du christianisme, voir (entre autres) *Les Premiers Temps de l'Église, de saint Paul à saint Augustin*, Marie-Françoise Baslez éd., Paris, Gallimard, 2004 ; Jérôme Prieur et Gérard Mordillat, *Jésus, illustre et inconnu*, Paris, Albin Michel, [2001], 2004 ; *Jésus après Jésus*, Paris, Éd. du Seuil, 2004 ; *Jésus contre Jésus*, Paris, Éd. du Seuil, [1999], 2008.

⁹ Je cite l'article « Marcionisme », in *Dictionnaire critique de théologie*, Jean-Yves Lacoste dir., Paris, PUF, 1998, p. 699 : « L'intuition fondamentale de M. [Marcion] a été de théoriser l'opposition entre AT [Ancien Testament] et NT [Nouveau Testament]. Pour prononcer la séparation radicale de la Loi et de l'Évangile, il édifia un système dualiste gouverné par le dithéisme. » La « Loi » symbolise évidemment l'Ancien Testament.

l'Ancien Testament le Père de Jésus, il préconise la rupture en préférant l'esprit de l'Évangile de Luc. Marcion perdra et sera finalement déclaré hérétique. C'est cette défaite qui, permettant la réunion définitive des deux Testaments, va perpétuer l'intégration de la composante juive dans le dogme chrétien, mais va aussi favoriser, par cette réunion même, l'opposition entre deux séries de figures féminines au sein de la même entité complexe et duelle : les figures de l'Ancien Testament et celles du Nouveau, que l'on retrouvera donc dans les représentations occidentales.

3. Figures féminines : Ève et Marie

Pour ce qui est du féminin, chaque partie possède ainsi sa propre figure emblématique : Ève, la première femme, celle de la faute et de la Chute, du côté de l'Ancien, Marie, mère de Jésus et mère du Fils, donc mère de Dieu dans le système trinitaire, du côté du Nouveau, Marie, la femme de la conception virginale, figure on ne peut plus opposée à Ève de ce point de vue. Comme l'écrit bien Jacques Duquesne¹⁰, « Marie, contraire d'Ève, efface l'action de celle qui fut à l'origine du péché, la première femme ». Cette vision de Marie peut aller jusqu'à la considérer comme « corédemptrice » de l'humanité¹¹, au même titre que Jésus.

Ève, *Hawwa* en hébreu, est la « Vivante », la mère de tous les vivants, mais elle est aussi celle qui est à l'origine du péché et qui a provoqué la mort, alors que Marie est la mère de la nouvelle Alliance, qui échappe à la mort par l'Assomption. Sa virginité, qui représente l'archétype de la pureté féminine, va de pair avec la divinité de celui qu'elle enfante. Marie est en quelque sorte placée hors de la condition humaine inaugurée par Ève. À la vision négative de la femme suscitée par Ève succède une image sublimée et spiritualisée. Le problème est que, dans certaines conceptions courantes du christianisme, cette image de virginité opposée à la pollution entraîne une mystique de la chasteté, allant jusqu'à la négation de l'idée que Marie ait pu avoir plusieurs enfants, quand tout indique que Jésus a eu des frères et des sœurs utérins¹².

Ces deux figures antagonistes et complémentaires peuvent être pensées comme fondamentales dans les représentations du féminin. Notons aussi que Marie est la seule femme nommée dans le Coran¹³, texte sacré fondateur de l'islam. Il est beaucoup question des

¹⁰ Jacques Duquesne, *Marie*, Paris, J'ai lu, 2005, p. 55.

¹¹ Voir le *Dictionnaire critique de théologie*, *op. cit.*, p. 714.

¹² Voir, par exemple, Jacques Duquesne, *op. cit.*, chap. 6.

¹³ Elle y est nommée « Maryam bint 'Imrân », c'est-à-dire Marie fille de 'Imrân, et non de Joachim, contrairement à ce que dit la tradition chrétienne. Dans le Coran, dont la sourate XIX lui est consacrée, Marie est

femmes dans ce texte, mais toutes les autres sont évoquées de manière anonyme¹⁴. Maryâm (Marie en arabe), femme aimée de Dieu et des humains, est ainsi une exception dans le Coran, ce qui ne saurait être le fruit du hasard.

Marie, cette mère de Jésus que celui-ci, d'après les textes, appelle toujours *femme* et jamais *mère*, n'est pas la seule figure évangélique ayant laissé des traces profondes dans nos représentations¹⁵.

4. Marie-Madeleine et les autres

On ne peut pas ne pas mentionner aussi les femmes entourant Jésus ou le côtoyant à un moment ou à un autre : on songe évidemment à Marie de Magdala, à Marie de Béthanie et à la femme pécheresse, toutes trois étrangement confondues¹⁶ dans l'imaginaire collectif par une tradition tenace, toutes trois réunies en une seule figure, celle de Marie la Magdaléenne, libérée par Jésus de sept démons, qui le suit dans ses déplacements et assiste à la Passion ; elle est présente aussi lors de la mise au tombeau, avant de trouver celui-ci ouvert et vide, devenant ainsi le témoin privilégié de la Résurrection. Marie de Magdala est celle dont l'enthousiasme et la crédulité, d'après Renan¹⁷, ont pu faire éclore le futur corpus chrétien : « Pouvoir divin de l'amour ! », écrit ainsi celui pour qui Marie donne au monde un Dieu ressuscité, sans qu'il faille y voir, dans le récit pastoral empreint de romantisme qu'il nous offre, autre chose qu'une histoire extraordinaire, certes, mais totalement humaine.

Marie de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare, a rendu hommage à Jésus en répandant un baume cher et précieux sur sa tête et ses pieds, qu'elle essuie ensuite de ses cheveux, ce qui entraînera la vive réprobation de Judas l'Isariote qui, on le sait, était en charge du budget de la communauté. Cette action – cette onction – a plus tard été confondue avec celle d'une pécheresse lors d'un séjour en Galilée. Grégoire le Grand (540-604), préfet de Rome, moine puis légat du pape avant de devenir pape lui-même (590), a sans doute été responsable de la confusion de trois actrices historiques en une seule figure féminine, mettant ainsi en exergue la notion de péché, là où il n'y avait, historiquement, que de l'amour et du respect pour celui qui était leur *Rabbi*. Mais il fallait bien que le péché, donc la figure d'Ève, nouvelle Ève

mère de 'Isâ (Jésus). Voir Janine Sourdél et Dominique Sourdél, *Dictionnaire historique de l'islam*, Paris, PUF, 1996, p. 541.

¹⁴ Voir le *Dictionnaire du Coran*, Mohammad Ali Amir-Moezzi dir., Paris, Robert Laffont, 2007, p. 535-538

¹⁵ La manière dont Jésus nomme sa mère peut s'expliquer à mon sens de diverses manières. On peut penser que Marie est symboliquement la femme *par excellence*. On peut aussi avancer l'hypothèse, qui a ma préférence, que Jésus tient à prendre ses distances avec sa famille « terrestre » et que sa vraie famille est la communauté des chrétiens qu'il a créée.

¹⁶ Voir André-Marie Gérard, « Marie », in *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 882-886.

¹⁷ Ernest Renan, *Vie de Jésus*, Paris, Gallimard, [1863], 1974.

certes, mais Ève quand même, réapparaisse d'une certaine manière avec la figure synchrétique de Marie-Madeleine.

5. Écrits apocryphes

Nous aurions tort, à mon avis, de limiter notre investigation aux textes canoniques. Les Évangiles apocryphes nous livrent en effet souvent une image également intéressante des femmes qui accompagnent Jésus, ou du moins de la représentation que les personnages masculins du texte se font du féminin. Dans plusieurs de ces textes, il s'agit de lutter contre la figure d'Ève et contre ce qu'elle représente sur le plan symbolique.

Dans *l'Évangile selon Marie* (il s'agit de Marie de Magdala), apocryphe du II^e siècle¹⁸, les disciples s'aperçoivent, après le départ de Jésus, que ce dernier avait marqué sa préférence pour Marie, même si c'est une femme. Ils en sont consternés, et Pierre s'écrie : « L'a-t-il choisie de préférence à nous ? », question qui déclenche les larmes de Marie-Madeleine. Lévi intervient en faveur de celle-ci : selon lui, si Jésus l'a aimée plus qu'eux, c'est parce qu'il la connaissait sans faille. Un effort contre soi-même est donc nécessaire pour que les disciples laissent de côté les préjugés liés au genre.

On pourrait penser qu'il s'agit d'une mise en valeur du féminin, la femme pouvant accéder au rang d'authentique disciple. Certes, mais est-ce parce qu'elle est femme ? Ce n'est en tout cas pas ce que laisse entendre *l'Évangile selon Thomas*, autre apocryphe¹⁹. Dans ce texte du III^e siècle, d'inspiration gnostique, comme dans *l'Évangile selon Marie*, Pierre ne manifeste pas particulièrement d'esprit d'ouverture envers les femmes. Il déclare en effet : « Que Marie nous quitte, car les femmes ne sont pas dignes de la vie », à quoi Jésus répond, en guise de conclusion du texte : « Voici que je l'attirerai pour la rendre mâle, de façon à ce qu'elle aussi devienne un esprit vivant semblable à vous, mâles. Car toute femme qui se fera mâle entrera dans le Royaume des Cieux. »

Je citerai un dernier texte apocryphe, les *Actes de Philippe*. Jésus, dans l'Acte huitième, s'entretient avec Marianne, sœur de Philippe, et qui, à nouveau, n'est autre que Marie de Magdala. Dans ce passage, Jésus fait allusion à la féminité de Philippe, qu'il oppose à la

¹⁸ Pour les écrits apocryphes cités dans la suite du texte ou auxquels il est fait référence, j'ai utilisé les *Écrits apocryphes chrétiens*, François Bovon et Pierre Geolthain éd., Paris, Gallimard, « La Bibliothèque de la Pléiade », 2 vol, 1997 et 2005.

¹⁹ Ce texte a été découvert en 1946 à Nag Hammadi, ville d'Égypte située au bord du Nil à 80 km au nord-ouest de Louxor. L'auteur se présente lui-même comme Didyme Jude Thomas, *Thomas* en araméen et *Didyme* en grec signifiant tous deux « jumeau ». Il s'agit de l'Évangile apocryphe le plus proche des Évangiles canoniques par le contenu : il comprend en effet de nombreux passages parallèles à ces derniers.

mentalité virile et vaillante de Marianne. Il demande à celle-ci de changer d'apparence vestimentaire.

Il me semble que la clé de ces passages est double : la première clé est l'interprétation symbolique de la virilité, qui représente en fait le courage, la vaillance. Ces qualités sont normalement associées au genre masculin, mais il arrive que les rôles s'inversent : une femme peut faire preuve du courage attendu des hommes, quand ceux-ci se montrent décevants ou lâches. Une seconde clé nous est offerte par la suite du texte des *Actes de Philippe*. Il faut se débarrasser des oripeaux qui évoquent la première grande figure de l'Ancien Testament, Ève : « [...] il faut que les serpents de cette ville te voient débarrassée de l'aspect d'Ève et que rien, dans ton apparence, ne trahisse la femme. Car l'apparence d'Ève est la femme, et c'est elle qui incarne la forme féminine. »

Les apparences féminines évoquent donc le drame de la Genèse et la Chute, ainsi que l'inimitié qui a surgi entre Ève et Adam. Tout ici est symbole, et même ésotérisme.

Plus tard, d'autres figures féminines apparaîtront, et notamment des figures christiques, comme Blandine, martyre et morte à Lyon en 177, ou Perpétue, martyre et morte à Carthage²⁰ en 203. Mais il est temps de conclure.

Conclusion

Nous avons examiné une hypothèse concernant les représentations occidentales du féminin. Selon cette hypothèse, leur origine serait à chercher du côté des textes fondateurs de deux religions monothéistes et du destin de ces religions : le judaïsme et le christianisme.

Dans le contexte historique que j'ai indiqué, ont été en quelque sorte « récupérées » et occidentalisées les grandes figures féminines vétéro-testamentaires et néo-testamentaires : Ève et Marie, mais aussi d'autres, et notamment toutes les figures attachées à Jésus dans les textes évangéliques. Ce sont des figures historiques et textuelles orientales, mais qui, dans l'imaginaire occidental, font partie de la culture dont le centre de gravité a été déplacé à Rome, leur origine orientale ayant été largement occultée ou bien oubliée.

Ce n'est donc pas le moindre des paradoxes que l'origine des représentations du féminin en Occident soit à chercher du côté oriental. Certains adeptes de la religion juive pensent et écrivent qu'il faudrait rendre Jésus aux siens²¹, c'est-à-dire à eux-mêmes, et d'autres traitent,

²⁰ Sur le martyre chrétien, on peut lire l'excellent ouvrage de Glen W. Bowersock, *Martyrdom and Rome*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, traduit sous le titre *Rome et le martyre*, trad. P.-E. Dautat, Paris, Flammarion, 2002.

²¹ Voir Salomon Malka, *Jésus rendu aux siens, Enquête en Israël sur une énigme de vingt siècles*, Paris, Albin Michel, 1999.

non sans humour, de la question chrétienne²², parodiant ainsi les titres des philosophes occidentaux qui dissertent sur la judéité²³.

Il est évidemment hors de question de restituer à l'Orient Marie, Marie-Madeleine, Marie de Béthanie et les autres, au sens où il serait absurde d'envisager de restituer des représentations. Cependant, cela ne devrait pas empêcher de comprendre que les vrais personnages féminins s'appelaient Miryâm²⁴, que ces femmes s'exprimaient en araméen comme leur Seigneur, Iéshoua' – je veux dire Jésus –, et de se souvenir de leurs identités premières, en bref, de leur origine sémitique et orientale, largement absente aujourd'hui de l'imaginaire occidental.

²² J'ai ici en tête, par exemple, l'ouvrage de Gérard Israël, *La Question chrétienne, Une pensée juive du christianisme*, Paris, Payot, 1999. En écho à cette démarche, Annick de Souzenelle oppose une lecture chrétienne de la Torah : voir par exemple son ouvrage *Résonances bibliques*, Paris, Albin Michel, [2001], 2006.

²³ L'un des textes les plus connus est évidemment celui de Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard, [1946], 1985.

²⁴ Je renvoie le lecteur à la traduction de *La Bible* par André Chouraqui, éditée par Desclée de Brouwer, 1989. Cette traduction dans laquelle les noms des personnages ne sont pas francisés est sans doute celle qui nous donne la meilleure idée de la structure des textes originaux, ce qui n'est pas son moindre intérêt.